

DE L'IMPOSSIBILITE OBJECTIVE ET SCIENTIFIQUE DE LA MALADIE ET DE LA SANTE CHEZ GEORGES CANGUILHEM

Mamadou KARAMOKO

Université Félix Houphouët Boigny-Abidjan (Côte d'Ivoire)

Doctorant en épistémologie et philosophie des sciences

karalereel10@gmail.com

Résumé

L'épistémologie historique de Canguilhem coïncide avec la subjectivité des conceptions de la maladie et santé au prisme avec l'objectivité de la médecine. Notre monde est alors à la croisée des chemins. Ainsi, Avant Canguilhem, dans son rapport avec l'homme, la méthode scientifique a toujours été préconisée au détriment de ce dernier. Dans ce sens l'accent est mis sur la maladie et non sur l'individu malade. L'homme est moins considéré d'où il est pris comme objet d'expérimentation. Mais en réalité, la relation de la maladie doit être appréhendée hors du champ du savoir comme le souligne Canguilhem dans un opuscule, la santé n'est pas un concept scientifique, mais un concept vulgaire. Dès lors le rapport de la santé et la maladie est le fruit qu'entretient le vivant humain à sa vie. Au vue de ce constat, la question qui ressort est la suivante : quel est la place du vivant humain dans la philosophie biologique de Canguilhem ? Notre dessein est la restauration de l'individu dans son rapport à la maladie et la santé.

Mots clés : *Individu, objectivité, maladie, santé, scientifique*

Summary

Canguilhem's historical epistemology concurs With the subjectivity of the conceptions of disease and health through the prism With the objectivity of medicine. Our world is then at a crossroads. Thus, before Canguilhem, in its relationship With human, the scientific method was always recommended to the detriment of the latter. In this sense, the emphasis is on the disease and not on the sick individual. Human is less considered from where he is taken as an object of experimentation. But in reality, the relation of the disease must be apprehended outsider the field of knowledge as Canguilhem underlines in a booklet, health is not scientific concept but a vulgar concept. From then on, the relationship between health illness is the fruit That the living human maintains for his life. IN vient of the biological philosophy of Canguilhem? Our purpose is the restoration of the individual in his relationship to illness and disease.

Keywords: *Individual, objectivity, disease, health, scientific*

Introduction générale

Qu'on le veuille ou non, la question de l'homme dans son rapport avec la maladie et la santé reste un sujet qui mérite d'être toujours

abordé dans le sens où, quand il s'agit de maladie ou de santé toutes catégories de personnes se sentent indéniablement concernées. D'ores et déjà, il apparaît prépondérant de signifier que nous n'avons ni l'outrecuidance ni la prétention de substituer notre modeste savoir à celui du médecin. Dans ce cas d'aucuns diront que comment se fait-il qu'un philosophe vienne se prononcer sur la question de la maladie ou de la santé. Cette question n'est-elle pas du ressort des spécialistes de la médecine ? Pour répondre sans ambages à ces personnes, l'honneur nous échoit de convoquer Georges Canguilhem (1966 :7) pour qui « la philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère » autrement exprimé, la philosophie est intéressante lorsqu'elle porte un regard critique sur les autres sciences telles que la biologie, la médecine. Ainsi, elle se positionne comme la mère conseillère préventive qui par sa voix anticipe sur de probables vices et problèmes qui peuvent provenir de ces autres sciences dans l'élaboration ou l'exécution de leur projet. D'où le mérite de la philosophie face aux dérives des autres sciences. En un mot, la philosophie peut s'inviter à toutes les tables mais toutes tables ne peuvent s'octroyer ce luxe sur la philosophie dans sa singularité.

Cela nous permet de mettre en lumière certains concepts en l'occurrence la maladie, la santé, les normes, le normal, le pathologique. Dans la continuité de ces idées, la philosophie étant à la fois singulière et pluridimensionnelle nous donne carte blanche d'aborder ce sujet. Ceci étant, la question de la maladie et de la santé sont au quotidien des voisins de l'individu d'où l'utilité de spéculer sur ces concepts dans son rapport avec l'homme. Ce rapport se prolonge sur la médecine ou le médecin avec son patient. Cette approche novatrice, met au centre l'individualisation de la maladie, autrement dit, le médecin doit être à l'écoute du patient. La maladie est désormais l'affaire du patient ou du malade qui réentend la maladie. Considérée sous le rapport de l'épistémologie, elle implique l'adoption d'une autre approche de l'histoire des sciences, l'histoire des hommes aux prises avec la science et plus généralement, de l'histoire de la vie. La notion de vie nous conduit inéluctablement aux conditions d'existence du vivant et plus singulièrement au vivant humain. En effet, l'homme est au centre des préoccupations médicales. Il est devenu un objet d'étude pour les hommes de science. L'homme, en tant que sujet pensant a été remplacé par d'autres êtres vivants. Un tel projet nous oblige à affirmer que l'homme a perdu toute sa dignité et ce dans toute sa splendeur. Ce qui

nous intéresse ici, c'est le rapport de l'individu à la maladie ou au malade tout simplement.

Notre dessein ici est le même que la philosophie en contribuant bien évidemment à restituer la valeur et la dignité de l'individu. Pour ce faire, dans un monde jalonné par les pandémies, les génocides, les guerres répétitives, l'homme est-il toujours à l'écoute de son semblable ? Quel est le rôle du philosophe dans un contexte qui frise absolument le désordre ? Le médecin doit-il privilégier la science au détriment de la valeur humaine ?

Toutes ces questions semblent résolument remettre sur la table la place de l'individu au prisme des dangers qui sont à ses portes.

1. Une autre appréhension des concepts de maladie et santé

L'introduction à l'étude de la médecine expérimentale de Claude Bernard (1984, p.25) nous enseigne que : « conserver la santé et guérir les malades : tel est le problème que la médecine a posé dès son origine et dont elle poursuit encore la solution scientifique ». Cette phrase contient fondamentalement de l'art médical à savoir la santé, la maladie et la guérison. La problématique de la santé et de la maladie jalonne le quotidien du vivant humain. Il ne passe pas un jour que l'écho de maladie et de santé fait résonance dans notre entourage d'où l'importance de nous plancher sur la question.

1.1. La maladie, une autre allure de la vie

La conception de la maladie de Canguilhem a bouleversé et donné une autre allure au sens de la maladie. Cette séparation sémantique se fait dans la tradition judéo-chrétienne. Selon lui « la maladie a été tenue pour une possession par un être malin dont seul un thaumaturge pouvait triompher » (G. Canguilhem, 2002 :33). Il ressort de cette idée que l'homme est condamné à souffrir, or la maladie dans ce contexte est dévolu à la souffrance. Ainsi face à cette façon d'appréhender la maladie, un renversement et changement qui conduit inéluctablement à la nouvelle compréhension de cette entité s'oppose et s'impose. La maladie est alors un concept qui remet sur scène la réflexion sur le normal et le pathologique. Est dit normal, au sens Canguilhemien du terme « l'homme normatif, l'être capable d'instituer de nouvelles normes, même organique » (Canguilhem, 1966 :87). Nous assistons à un changement paradigmatique dans la définition de la maladie avec Georges Canguilhem en donnant une autre appréhension de cette notion. Dès

lors, la moyenne ou la statistique ne sont des baromètres pour affirmer que tel individu est normal ou non. Ce qui rend possible la définition de la maladie, c'est la relativité individuelle des normes. Cela dit, la maladie a un rapport étroit avec le malade voire de son environnement ou son milieu.

La maladie serait donc selon les termes de Canguilhem « une réduction de la marge de tolérance des infidélités du milieu » Ici, il est impérieux de signifier l'impossibilité d'une conception objective et entièrement scientifique de la maladie et la santé. Si donc, comme l'entendait Leriche, l'état de santé doit être appréhendé « dans le silence des organes », Inversement, la maladie doit être comme « ce qui gêne les hommes dans l'exercice normal de leur vie et surtout ce qui les fait souffrir » (Canguilhem, 1966 :117). Autrement dit, la maladie diminue l'homme dans sa capacité et son adaptation d'où son milieu ou son environnement devient comme une contrainte.

C'est au regard de cette incapacité de formuler des réponses viables à ces changements et non à l'aune d'une moyenne physiologique. En réalité, dans une certaine mesure, la maladie est ce qui est perçu par l'individu comme une capacité à pouvoir s'adapter au milieu qui est sien. C'est en général par rapport à la capacité de l'individu a affecté que se définit la maladie. Etre malade, c'est en un certain sens, être trop affecté pour pouvoir affecté. Toujours est-il que c'est l'individu qui définit ses propres normes de santé et qui juge qu'il est ou non malade. La maladie est dans la continuité une autre allure de la vie. Le terme d'allure est ici employé pour identifier le comportement du malade en termes d'apparence, de rythme et de vitesse. Avec la maladie, l'apparence de la vie change parce qu'elle devient plus lente, plus pondérée parce qu'elle ne tolère plus les excès, parce qu'elle voit son champ d'action se rétrécir. Le malade est alors dans l'obligation de restreindre le champ des conditions de possibilité d'une vie normale, c'est celui qui voit le champ des possibles se restreindre devant lui. Comme l'écrivait Claude Fondras « être malade, c'est être contraint de s'adapter à une diminution des capacités fonctionnelles de l'organisme » (Fondras, 2014 :138.). Ainsi une anomalie ne devient pathologique que si elle entraîne une gêne, un handicap quelconque et c'est d'ailleurs à partir de ce sentiment de gêne, de la douleur, de la fatigue extrême et inhabituelle que se déclare la maladie et que sont enclenchées les recherches pour déterminer les causes.

Par ailleurs, d'autres facteurs doivent être pris en compte pour que l'anomalie soit autre chose qu'une simple différence, manifeste ou

dissimulée. D'autres critères comme le cas échéant, la nocuité de cette anomalie, comme le ressenti du sujet affecté. Emmanuel Kant éclaircit ce dernier point dans la doctrine du droit, en rappelant qu'on appelle « la capacité d'avoir du plaisir ou de la peine en raison d'une représentation, un sentiment, parce que ces deux états ne contiennent que ce qui suit est le subjectifs dans son rapport avec notre représentation » (Kant 2006 :24). Le pathologique n'est pas seulement diminution, mais un sentiment de diminution de la normativité. L'anomalie ne devient pathologique qu'en étant éprouvée comme telle par un sujet et n'est jamais par la suite « connue de la science que si elle a d'abord été sentie dans la conscience sous forme d'obstacle à l'exercice des fonctions » (Canguilhem, 1966 :85). Le pathos du malade devance et conditionne le logos du médecin.

L'idée fondamentale qui transparait ici est que le vécu subjectif de l'anomalie concourt de manière décisive à la requalification ou non de cette dernière en termes d'anomalie. La connaissance de l'état pathologique n'est pas donnée comme un état de fait brut, elle procède d'une appréhension par l'homme de l'écart normatif qui sépare de cet état de celui, nominal, qui caractériserait son expérience antérieure de la vie. En effet, il connaît cet écart en l'éprouvant et en se figeant de façon intuitive au témoignage de sa sensibilité. Il inscrit donc ce nouvel état dans la trame d'un vécu. Ainsi, la ressaisie de la diminution ou l'augmentation de la normativité est-elle comptable d'une mémoire qui fournit un contrepoint, un socle de comparaison d'après lequel il juge sa nouvelle qualité de vie. Laquelle qualité de vie est une notion mobilisée par Canguilhem sur l'aspect subjectif de l'être malade. La qualité peut être en ce sens opposée à la quantité. De ces deux entités, il ressort que l'une se réfère au vécu de l'individu conscient de son histoire, l'autre se réfère à une donnée numérique

L'anomalie comme la pathologie se vivent dans le bouleversement de ces valeurs par la mise en exergue d'une différence sensible au regard de laquelle le patient va considérer comme diminuer. On peut se demander alors à partir de quelles formes de bouleversement, eu égard à ses conséquences, l'individu va commencer à convertir cette différence en handicap, pathologie ou défiance.

Dans le prolongement de Canguilhem, Goldstein stipule que la maladie est vécue comme une expérience par le sujet. La maladie est donc un ébranlement de l'existence. Goldstein ne dira pas le contraire lorsqu'il écrit « elle la met en danger et c'est pour cette raison que sa détermination exige comme point de départ le concept de l'être individuel » (Goldstein,

1951 :343). Dans ce sillage, l'emploi du terme malade n'a de pertinence qu'articulé à la manière dont le malade vit en premier sa maladie.

De ce qui précède, il ressort que la maladie ne peut se définir en dehors du malade ou de l'individu. La maladie comme souffrance se ressent individuellement et non par le biais d'une moyenne ou statistique. Cela laisse entrevoir que c'est l'individu qui juge dans tous les cas s'il est malade ou non. Au demeurant, qu'en est-il de la santé ?

1.2. La redéfinition de la santé

Nous avançons que la pathologie s'oppose à la santé plutôt qu'à la normalité. Mais qu'est-ce que la santé ? La santé est un terme polysémique. Selon *Le nouveau petit robert*, la santé est un bon état physiologique d'un être vivant, c'est le fonctionnement régulier et harmonieux de l'organisme pendant une période appréciable. Au regard de cette définition, il ressort que ce qui caractérise la santé, c'est le fonctionnement normal de l'organisme. Mais il est important de savoir que le concept de santé a eu une définition récente dans la constitution d'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) qui est la suivante : « la santé est un état complet de bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en absence de maladie ou d'infirmité ». (OMS, cité par G. Canguilhem, 2002 :60). En clair, un homme en bonne santé doit pouvoir se comporter normalement dans la société. Cette définition est proche de celle de Leriche pour qui « la santé, c'est la vie dans le silence des organes ». (G. Canguilhem, 1966 :52). Il va sans dire que l'homme peut vivre avec des microbes avec des microbes sans faire la maladie.

Avec Georges Canguilhem, la santé est la marge de sécurité de l'organisme, autrement exprimé, c'est l'intervalle de temps disponible par l'organisme d'assurer la continuité de la vie. Pour lui, on peut résolument identifier la santé à la vie. A ce propos il affirme que « la santé c'est un ensemble de sécurité et d'assurances, sécurités dans le présent et assurances pour l'avenir » (G. Canguilhem, 1966 ;131). Ici dans l'état de santé, l'organisme est protégé à partir de ses défenses contre les maladies et cette protection garantit le bien-être et la situation de l'individu dans le temps à venir. Cependant, au cas où l'organisme est atteint par surprise, il doit pouvoir réagir et redevenir normal. Il le dit clairement en ses termes « être en bonne santé, c'est pouvoir tomber malade et s'en relever, c'est un luxe biologique » (G. Canguilhem, 1966 :132). Dans le prolongement de cette assertion, la lumière qui jaillit dans notre observation est l'idée d'une dialectique entre la maladie et la santé. Ce mouvement dialectique est inéluctable dans le processus de la vie dans la

mesure où il est créateur de nouveauté. Ce mouvement organique créé en réalité de nouvelles normes biologiques. Au demeurant, cette façon de faire, donne une autre approche dans la définition de la santé. Cela est perceptible lorsque Canguilhem affirme que « la santé c'est la condition a priori latente, vécue dans un sens propulsif, de toute activité choisie ou imposée ». (G. Canguilhem, 2002 :81) La santé c'est aussi une indétermination initiale de la capacité d'instituer de nouvelles normes.

A ce niveau, nous ne pouvons pas porter de jugement sur la nature de l'organisme puisque nous ne savons pas si l'organisme a la capacité ou non de surmonter un obstacle et d'instituer un ordre nouveau. Mais ce qui caractérise véritablement l'état de santé dans ces conditions, c'est la possibilité de dépasser la norme qui institue le normal à un moment donné. Il s'agit à la fois de tolérer les infractions à la norme habituelle et de répondre aux crises en se réinventant sans cesse en mettant en place de nouvelles normes dans certaines conditions. A cet effet, l'état de santé se mesure à cette variation que la vie s'autorise dans l'élaboration de ses normes. La santé n'est donc pas à proprement parler une réalité normale, mais une possibilité accrue de l'être normatif. Or l'être normatif moins défini par son adéquation à un modèle virtuel que son dynamisme propre est autre pour sa part que l'étalon de l'homme normal. Etre normal, c'est être normatif. C'est dire encore une fois de plus que l'homme normal ne peut être appréhendé de l'extérieur, par référence à une moyenne ou à un idéal. Il se conçoit au regard des écarts qu'il est capable de supporter, mais aussi d'instituer pour devenir seul auteur et juge de ses propres valeurs. Georges Canguilhem ne cèle rien des influences qu'ont exercé sur lui les intuitions de Nietzsche en l'occurrence dans le *Gai Savoir* sur la notion de Grande Santé. En effet, il suggère par-là même que la vie est volonté de puissance, la vie est créatrice de norme. Elle est d'essence artistique et est appelée en permanence à dépasser les anciennes tables des valeurs établies et imposées à certain moment de son histoire.

De même que Nietzsche faisait valoir que « l'humain est quelque chose qui doit être surmonté » (F. Nietzsche, 2005 :282), Canguilhem montre que la vie doit aller au-delà d'elle-même pour demeurer fidèle. Ainsi, l'indifférence qui stigmatise pour Nietzsche le danger du nihilisme, la condition du dernier pour qui tout est égal, renvoie chez Canguilhem à la pathologie comme symptôme de la vie déclinante. La vie est au contraire une dynamique, créatrice de nouvelles valeurs dépassant les anciennes. La Grande Santé rend compte de la capacité qu'a le vivant de faire un usage libre tout en instituant sa capacité normative. Par ailleurs,

Il faut souligner qu'un état pathologique peut être dit normal dans une situation donnée et être anormal dans d'autres situations. Cela est évident lorsque le pathologique se comporte de manière normale comme un individu sain, capables d'affirmer les dures réalités de la vie, et anormal lorsqu'il est limité dans ses mouvements. C'est pourquoi il écrit « être sain c'est non seulement être normal dans une situation donnée, mais être aussi normatif, dans cette situation et dans d'autres situation éventuelles » (G. Canguilhem, 1966 :130).

Cependant, le sain diffère du normal en ce sens qu'il a quelque chose de plus que le normal. Le normal a la possibilité ou non d'aller au-delà de ses normes habituelles. Alors que le sain, lui, a la possibilité d'acquérir de nouvelles normes de vie. A travers ce pouvoir, le sain a la capacité de s'adapter à n'importe quel milieu. On peut lire avec François Dagognet (1997 :44) « l'homme sain domine ce qui l'entoure, au lieu de devoir le subir ou de s'en accommoder, il s'affirme contre lui, il s'épanouit particulièrement à travers le travail et la technique qui amplifie ou prolonge la vitalité »

Il va sans dire que le manque de travail conduit quelquefois à l'autodestruction. Pour exemple, un muscle qui ne travaille pas s'atrophie, c'est-à-dire perd sa capacité de répondre à une excitation. L'organisme sain supporte les changements du milieu. La santé, c'est donc le maintien de l'organisme malgré les changements climatiques. S'agissant toujours de l'état sain, il convient de faire une différence entre l'état sain et l'état pathologique.

Selon Guillaume Le Blanc, on parle d'état sain lorsque le passage d'une nouvelle norme de vie à une autre norme de vie est possible et par la suite, ce passage préserve la capacité normative. Quant à l'état pathologique, c'est lorsque le passage d'une nouvelle norme de vie est possible et par suite ce passage réduit la capacité normative. Il nous instruit davantage quand il écrit « Dès qu'il y a passage d'une norme à une autre qui préserve la capacité de cette nouvelle norme de passer à une autre norme, il y a vie saine. Dès que ce passage est lui-même soumis à une réduction de la capacité de passer à une autre norme, il y a pathologie » (G. Le Blanc, 2001 :50.)

Au-delà des acceptions données sur la santé, il ressort que la santé dans nos activités quotidiennes est surtout comprise comme absence de douleur, de souffrance. La vie se déroule en silence. On assimile donc la santé au silence de la vie dans l'organisme comme l'a fait Leriche.

2. La place de l'individu dans son rapport avec la médecine

Dans notre monde actuel, il faut redonner à l'homme une place de choix. Le constat face à la dignité de l'homme est devenu alarmant. L'homme a perdu toute sa valeur au détriment de certaines choses qui lui sont substituées. Il s'agit ici de restituer à l'homme la place qu'il occupe dans le développement et le progrès de l'humanité. Dès lors l'avancée de science et la technologie ne doivent pas être nuisibles pour l'homme. Raison pour laquelle la prise de conscience contre toute dérive semble utile. L'individu doit être considéré et estimé dans toute sa splendeur.

2.1. L'attitude de la science et de la médecine face à l'individu

Il est impérieux de signifier d'entrée de jeu que nous ne nous opposons au progrès de la science et par ricochet à la médecine. Nous dénonçons par modestie, l'exagération des sentiments et attitudes dans l'exercice de leurs fonctions et l'absence de communication entre médecin. En réalité, c'est une mise en garde contre tout débordement dans le progrès biologique et dans l'exercice de l'art médical. C'est ce que nous apprend François Dagognet (1997 :81) « Canguilhem met en garde contre leur propre développement et surtout leur glissement ».

Claude Bernard dans l'établissement du rapport entre l'homme avec la science, semble accorder la primauté à la science sur l'homme. Il dépouille l'homme de son caractère humain et le traite comme un corps brut. De plus, dans le traitement des maladies, il préconise la méthode scientifique tout en écartant le discours du patient. Cette méthode semble avoir l'approbation de Leriche qui soutient que « Si l'on veut définir la maladie, il faut la déshumaniser (...) Dans la maladie ce qu'il y a de moins important au fond, c'est l'homme » (G. Canguilhem, 1966 :53). Comprenons à travers cette affirmation que la maladie se joue dans les tissus. Et seule la science peut nous la révéler dans la mesure où on peut être malade sans le savoir. Cette position vient conforter Claude Bernard dans son idée selon laquelle l'expérimentation est indispensable à la médecine. Dans ces conditions, l'accent est mis sur l'étude scientifique de la maladie, il ne voit que la maladie et non l'individu malade. En le faisant, son intention était de savoir comment telle maladie arrive, comment elle arrive. Il va sans dire que l'expérimentation ou l'étude scientifique de la maladie à sa raison d'être. Prenons un exemple de maladie qu'il a souvent cité pour se défendre en l'occurrence le diabète. Concernant, cette maladie, il n'a fait que chercher son origine et son fonctionnement à travers sa méthode expérimentale.

Par ailleurs, il privilégie moins l'homme et d'ailleurs, il prend l'homme comme objet d'expérimentation. C'est pourquoi il soutient l'expérimentation sur l'homme car c'est le seul moyen pour résoudre le problème de santé des hommes eux-mêmes. Pour lui, c'est à partir de l'expérimentation que l'on peut sauver le vivant humain. De ce qui précède, nous pouvons dire que dans la conception de Claude Bernard, il ressort qu'il y a une idéologie médicale. Cette idéologie, c'est le pouvoir illimité de la médecine. C'est aussi le fait de faire croire que sans la médecine expérimentale l'humanité sombrerait dans une perte. Or nous savons qu'avant l'avènement de cette forme de médecine, les hommes se soignaient et vivaient pendant longtemps.

Selon Canguilhem (1975 :35) « Et ce qui complique encore le problème, c'est la difficulté de délimiter l'extension du concept d'expérimentation sur l'homme ». Certes, d'une part, il faut expérimenter sur le vivant humain pour éviter les erreurs mais nous devons assigner des limites à cette pratique biomédicale qui tend à envelopper l'humanité dans une aventure sans issue favorable.

Cela conduit à l'inversion du paradigme bernardien. En effet, si pour celui-ci, il faut partir de la maladie à la guérison, pour Canguilhem, il faut partir du malade, de son point de vue sur son état physique et mental. C'est le point de vue du malade qui doit guider le médecin. Le sujet, selon Canguilhem, doit prendre une part active dans la démarche thérapeutique. Autrement dit, la vie humaine est dynamique et normative, elle ne peut être saisie que par le vivant lui-même qui de façon individuelle prolonge sa vie en luttant contre toutes sortes d'agressions.

Le vivant, sous l'influence des circonstances extérieures se transforme, évolue, acquiert à chaque instant de nouvelles normes biologiques. En ce sens, le but de la médecine, c'est de guérir les malades. Pour atteindre ce but, la médecine est obligée de solliciter la thérapeutique. Nous estimons que c'est ce qui rapproche le malade du médecin. La médecine dans sa tentative de guérir les malades, rencontre une énorme difficulté dans la mesure où elle veut à la fois guérir et conserver la valeur vitale. Mais qu'est-ce que la thérapeutique ? Elle est la partie essentielle de la médecine et concerne l'ensemble des actions et pratiques destinées à traiter et à guérir les malades. Au regard de cette définition, il faut signifier que le rôle de la médecine est de venir en aide au processus naturel de la guérison. La thérapeutique est donc une technique de restauration de l'état dit normal. Guillaume le blanc (1998 :125) affirme en ce sens que « la thérapeutique est définie comme

une technique issue de la normativité de la vie en, vue de la restauration de cette normativité ».

Il est clair que le sujet représente un individu doté de conscience capable de savoir et de discerner le vrai du faux, capable de savoir à quel moment il se sent malade ou en bonne santé et qui jouit d'une liberté de choix dans la démarche thérapeutique. Raison pour laquelle, il va substituer à la science, l'individu. Elle doit s'appuyer sur l'individu et non sur la science. L'individu devient un élément essentiel dans la pratique médicale. Ainsi, le rapport entre médecin et le patient ne doit pas être une relation fondée sur la domination, mais sur le dialogue, car le médecin doit avoir à l'esprit qu'il a en face de lui, son semblable. Ce qui est important c'est le chemin de la guérison, la sauvegarde de la vie. Certes, le médecin doit agir sur le sujet s'il doit le soigner, il doit agir quand il faut et où il le faut, mais cela ne doit pas se faire en ignorant la valeur que constitue la vie. Par conséquent, le médecin doit être prudent, bien comprendre la situation du patient et par la suite faire un choix adéquat. La vie en elle-même est une valeur.

En somme, il convient de retenir que pour Canguilhem, c'est le malade qu'il faut étudier d'où dans la démarche thérapeutique l'homme doit être une référence. L'objectif majeur de la médecine, on le sait, c'est la conservation de la santé et la guérison du malade. Mais cela ne nous permet pas d'établir un rapport d'égalité entre le vivant et un corps brut. Nous devons respecter la valeur et la personnalité du patient et non de nous contenter d'étudier. La démarche de Canguilhem consiste à rectifier la conception objectiviste de la santé et de la maladie, et montrer que la santé ne répond pas à une norme objective mais plutôt à une norme subjective. Au fond de cette pensée se dégage une éthique médicale.

2.2. Une éthique médicale dans la restauration de la valeur de l'individu

L'éthique médicale dont nous faisons mention tourne autour des jugements d'appréciation sur les actes qualifiés bons ou mauvais dans le domaine de la médecine. D'emblée le médecin ne doit pas oublier que si la médecine existe, c'est parce que les hommes se sentent mal.

« Nous pensons que, dit Canguilhem, la médecine existe comme un art de vie parce que le vivant humain qualifie lui-même comme pathologiques, donc comme devant être évités ou corrigés, certains états ou comportement appréhendés, relativement à la polarité dynamique de la vie, sous forme de valeur négative. Nous pensons qu'en cela le vivant humain prolonge de façon plus ou moins lucide, un effort spontané,

propre à la vie pour lutter contre ce qui fait obstacle à son maintien et à son développement pris pour normes » (G. Canguilhem, 1966 :77).

Il va sans dire que l'écoute du patient permet au médecin de respecter les trois principes de bases qui guident la réflexion bioéthique à savoir le respect de la personne humaine, le souci de la bienfaisance exigeant une bonne appréciation des avantages et inconvénient de telle ou telle décision, et le principe de justice selon lequel les hommes sont égaux en dignité. Ainsi en écoutant l'individu, on évite de porter atteinte à l'intégrité physique et morale de l'être humain. Dominique Lecourt ne dira pas le contraire lors du colloque consacré à Canguilhem : « une éthique de type humaniste semble ainsi à l'horizon de la pensée de Canguilhem : c'est le patient qui juge d'après son sentiment, et non le médecin d'après sa médecine » (Lecourt D, 1993 :267). L'humanisme ici consiste à restituer l'homme dans son milieu et dans son histoire. Il s'agit ici d'accorder la primauté en valorisant la dimension subjective qui s'oppose à la conception scientifique. Si l'on considère la pathologie comme une science, la pathologie selon Canguilhem ne saurait être une matière vidée de la subjectivité. Elle doit prendre en compte le caractère subjectif du malade. Dans ces conditions, l'homme dans la connaissance ou dans le progrès scientifique, un vivant qui affirme des valeurs irréductibles quelle que soit sa situation sociale.

En réalité, l'éthique médicale prononcée ici vise purement le rejet de la pensée scientifique dont la conséquence est l'objectivation du corps humain. Il peut écrire en ce sens qu' « on ne dicte pas scientifiquement des normes à la vie » (G. Canguilhem, 1966 :157). Toute activité scientifique sur le vivant humain échappe aux déterminations objectives c'est-à-dire à l'objectivité, à l'immobilité. Et comme le note Guillaume Le Blanc (2002 :42) « pris à la lettre, le rationalisme, philosophie de l'homme savant, finirait par faire perdre de vue à l'homme qu'il est un vivant ». Ici, la tâche du philosophe consiste en effet à remémorer, comme le dit Céline Lefève aux médecins l'essence de l'art qu'ils pratiquent ainsi que le rapport originel de cet art à la vie. Le philosophe n'a aucun droit sur la médecine. Son rôle est de placer la médecine face à sa nature et les devoirs qui en procèdent pour son bien-être. C'est ce que nous apprend Canguilhem dès l'essai sur quelques problèmes concernant *Le normal et le pathologique* « il ne s'agit pas, est-il besoin de le dire, de donner aucune leçon, de porter sur l'activité médicale aucun jugement normatif. (...) Mais nous avons l'ambition de contribuer au renouvellement de certains concepts méthodologique » (G. Canguilhem, 1966 :8)

A lire attentivement ce passage de l'essai, il ressort que l'éthique médicale définit les contours de la meilleure conduite possible pour tout médecin. Ce qui importe dans ce cas, c'est la nécessité de prendre au sérieux la valeur individuelle comme seule valeur réelle.

Conclusion générale

Au terme de notre analyse, notons que la contribution de Georges Canguilhem à la médecine consiste à redonner au patient l'importance de la connaissance sensible et la position qui lui revient de droit à l'intérieur de sa propre maladie en redevenant un pôle de référence. La médecine se trouve ainsi devant la nécessité de considérer les normes individuelles, donc du vécu personnel. Toute considération de la maladie doit donc partir du malade lui-même. De cette position apparaît une véritable prise de position anthropologique et une reconnaissance de la tridimensionnelle de l'homme. Il est capable de déterminer une frontière entre le normal et le pathologique, et enfin il est intelligent quand il émet des jugements sur ses changements d'états. Cet homme total doit s'exprimer de manière adéquate sur sa nature à l'intérieur de la médecine. Il faut noter aussi que l'homme a en lui un pouvoir lui permettant de se réorganiser. Ce qui signifie que le rôle de la médecine est de continuer le travail déjà amorcé par l'organisme du vivant. Le devoir médical est la continuation du devoir vital.

Bibliographie

Bernard Claude (1984), Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, Paris, Flammarion.

Canguilhem Georges (1966), Le normal et le pathologique, Paris, P.U.F.

Canguilhem Georges (1975), La connaissance de la vie, Paris, Vrin.

Canguilhem Georges (2002), Ecrits sur la médecine, Paris, Seuil.

Dagognet François (1997), Georges Canguilhem, la philosophie de la vie, Paris, les empêcheurs de penser en rond.

Fondras Jean-Claude (2014), Santé des philosophes, philosophes de la santé, Editions Cécile Defaut.

Goldstein Kurt (1951), Structure de l'organisme, Paris, Gallimard.

Kant Emmanuel (2006), trad. Renault, Paris, Flammarion.

Le Blanc Guillaume (2001), Lecture de Canguilhem, le normal et pathologique, Paris, ENS Editions.

Lecourt Dominique (1993), « la question de l'individu d'après Canguilhem », in Georges Canguilhem, philosophe, historien, Paris, Albin Michel.